

## **La valse des prédateurs** *Décadence*

Diane Godin

---

Numéro 85 (4), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Godin, D. (1997). Compte rendu de [La valse des prédateurs : *Décadence*]. *Jeu*, (85), 13–14.

# La valse des prédateurs



Jean-Louis Millette et Monique Miller dans *Décadence* de Steven Berkoff, mis en scène par Serge Denoncourt (Théâtre de Quat'Sous, 1997). Photo : Lydia Pawelak.

## *Décadence*

TEXTE DE STEVEN BERKOFF ; TRADUCTION : GENEVIÈVE LEFEBVRE. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ DE GENEVIÈVE LAGACÉ ; DÉCOR : GUILLAUME LORD ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; COSTUMES : LUC J. BÉLAND ; ENVIRONNEMENT SONORE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC MONIQUE MILLER (HELEN ET SYBIL) ET JEAN-LOUIS MILLETTE (STEVE ET DICK). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE DU 13 OCTOBRE AU 29 NOVEMBRE 1997.

**S**teven Berkoff ne fait pas dans la dentelle. Pas de nuance ni de subtilité chez ce dramaturge qui, dans *Décadence*, dresse le portrait d'une élite digne de figurer parmi les héritiers d'Agrippine et de Néron. Et il y a, de fait, une certaine parenté entre ces augustes décadents et les personnages de la haute société britannique que Berkoff met en scène : ces êtres, en effet, révèlent leur nature sanguinaire en rêvant de meurtre ou de chasse, et jouissent de leur situation privilégiée en se vautrant dans l'oisiveté, l'abondance, la luxure et le sexe. Sans pitié pour ses personnages, l'auteur leur refuse, du reste, toute profondeur psychologique pour ne souligner que leurs traits les plus primaires et les plus grossiers ; sous le raffinement du cachemire ou de la soie se dissimulent des prédateurs, et la belle n'est en fait qu'une bête que

Berkoff n'hésite pas, symboliquement, à abattre. L'écriture, ici, s'y emploie tout entière, et c'est un véritable théâtre du langage que nous propose Berkoff. Truffée de longs monologues, la pièce est construite de telle manière que l'action et les accessoires sont délaissés au profit du jeu des personnages, qui se gavent de leur discours ordurier jusqu'à devenir proprement immondes. Comme un chasseur traquant sa proie, l'auteur piège ces créatures dans les filets de la parole et en use comme d'un poison qui ne manque pas de faire son œuvre.

On a beaucoup glosé sur les propos vulgaires de la pièce. Certes, elle n'en manque pas. À la fois cocufiant et cocufiés, les quatre personnages, interprétés avec brio par Monique Miller et Jean-Louis Millette, parlent abondamment de sodomie, de fellation, ou de toute autre forme d'activité susceptible de remplir le vide qui les caractérise. Mais l'intérêt de cette pièce tient surtout à l'écart qui s'établit entre la véritable nature de ces personnages et la fausse élégance qu'ils s'efforcent de maintenir ; leurs gestes, leurs vêtements, la beauté des objets et des lieux dont ils jouissent, tout ce qui les entoure, en somme, s'érige tel un rempart contre « les prédateurs d'en bas » et leur permet de tenir le rôle qu'ils se sont attribué. Ils jouent, et même leur langage, s'il est révélateur d'une totale absence de grâce et de noblesse morale, suit la cadence d'une valse qui, pour être élégante, ne se danse pas moins dans la fange la plus abjecte. Par ce langage, précisément, Berkoff inscrit une brèche dans l'édifice du paraître et en démasque l'odieux.

Vêtus de noir, les personnages évoluent sur une scène à peu près vide : un plancher noir sur fond blanc et un récamier blanc constituent les seuls éléments du décor. Conjugué à l'absence d'accessoires réels, ce décor minimaliste soutient à peine les acteurs, qui doivent souvent mimer certaines actions et concentrer leurs efforts sur le jeu dans le jeu. Berkoff, du reste, se méfie de tout réalisme au théâtre, n'y voyant aucun intérêt dans la mesure où le texte théâtral, de même que sa représentation scénique, possèdent un langage et une structure qui leur sont propres ; ainsi le texte, pour Berkoff, est-il essentiellement musical et exige, de la part de l'acteur, une interprétation rigoureuse. Or, il faut souligner ici la performance exceptionnelle de Monique Miller, tout simplement fascinante dans les rôles d'Helen et de Sybil. Il faut voir et entendre Helen, par exemple, raconter à son amant Steve comment elle a donné, en guise de pourboire, une fellation à un garçon d'hôtel venu faire le service aux chambres, alors que son « porc » de mari dormait paisiblement à ses côtés, telle une épave repue et « boursouflée » par les excès de la veille. Véritable Schéhérazade du vice, Helen est peut-être, du reste, le personnage le plus intéressant de la pièce, celui qui se complaît totalement dans la débauche, sans autres motifs que la volupté de sentir monter le sang à ses joues et l'excitation dans sa culotte. La femme de Steve, quant à elle, jette son dévolu sur Dick – le détective privé qu'elle a engagé pour traquer son mari –, et agrmente ses parties de jambes en l'air en stimulant l'imagination sadique de son amant qui, au plus grand plaisir de Sybil, multiplie les moyens de punir l'infidèle. Issu d'un milieu plus modeste, torturé par l'envie et la haine de la classe dirigeante, ce détective, en fin de compte, ne vaut guère mieux que les « prédateurs » d'en haut ; si son butin est moindre et son pouvoir strictement limité à l'imagination, il danse néanmoins sur le même air décadent. ■